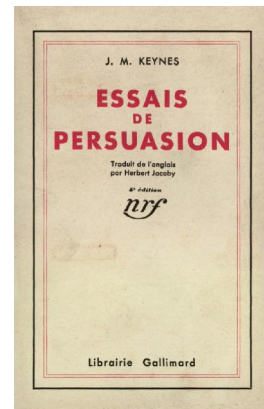


# Aperçu sur la Russie

John Maynard Keynes, 1925\*

## 1. Qu'est-ce que le Communisme ?

Le Léninisme est un mélange de deux choses que les Européens, depuis quelques siècles ont coutume de ranger dans deux compartiments différents de l'âme – la religion et les affaires. La religion nous choque parce qu'elle est nouvelle, et nous méprisons ses affaires parce qu'elles sont inféodées à la – religion (au lieu que ce soit le contraire), ce qui les rend nettement infructueuses. Comme toutes les religions nouvelles, le léninisme tient sa puissance, non de la masse, mais d'une petite minorité d'adeptes enthousiastes récemment convertis, dont le zèle et le fanatisme décuplent les forces, si bien que chacun d'eux égale plusieurs indifférents. Comme toutes les religions nouvelles, il est mené par ceux qui peuvent concilier l'esprit nouveau parfois en toute sincérité, avec des vues moins étroites que leurs fidèles; politiciens possédant tous une bonne dose de cynisme, sachant sourire mais aussi menacer, expérimentateurs inconscients exemptés par leur religion de sincérité et de pitié, mais possédant une vision nette des faits et un sens de l'opportunisme. Aussi s'exposent-ils à ce qu'on leur reproche (reproche bien superficiel et bien inutile lorsqu'il s'agit de politiciens – laïques ou ecclésiastiques) leur hypocrisie. De même que toutes les religions nouvelles, elle semble retirer à la vie de chaque jour toute couleur, toute gaieté et toute liberté, et n'apporter en échange que la note triste que l'on trouve dans les visages bourrus de ses dévots. De même que toutes les religions nouvelles, elle persécute, sans justice ni indulgence, tous ceux qui lui opposent une résistance active. Comme toutes les religions nouvelles, elle ne connaît pas de scrupules. Comme toutes les religions nouvelles, elle fait preuve d'une ardeur apostolique, et d'ambitions œcuméniques. Mais dire en parlant du Léninisme qu'il représente le dogme d'une minorité de fanatiques, menés par quelques hypocrites, ne reculant devant aucune persécution ou propagande, revient simplement à dire qu'il y a là une religion et non uniquement un parti politique; que Lénine est un Mahomet et non un Bismarck. Si nous voulons nous faire peur à nous-mêmes, assis dans nos fauteuils capitalistes, nous pouvons nous figurer les Communistes de Russie, sous les traits des premiers chrétiens, menés par Attila, et se servant de l'inquisition et de missions de Jésuites, pour faire respecter les clauses économiques du Nouveau Testament; mais si nous voulons nous rassurer, dans ces mêmes fauteuils, pouvons-nous dire avec confiance que leurs principes économiques sont heureusement à ce point opposés à la nature humaine qu'ils ne suffiront pas à financer des expéditions de missionnaires ou des armées, et qu'ils doivent finir par aboutir à un échec ?



---

\* extrait de *Essais de persuasion*, 1933 (traduction de Herbert Jacoby). Première publication : *Nation and Athenaeum*, 10 and 25 October 1925. Reproduit dans : *The Collected Writings of John Maynard Keynes*, vol. IX: *Essays in Persuasion*, Cambridge University Press, 1931.

Avant de répondre sur ce point, il y a trois questions à résoudre. La religion nouvelle comporte-t-elle une part de vérité ou des éléments qui puissent gagner la sympathie de l'âme des hommes modernes ? Au point de vue matériel, est-elle tellement inefficace qu'elle soit incapable de se maintenir ? Parviendra-t-elle, avec le temps, en mettant de l'eau dans son vin, à rallier la foule ?

Quant à la première question, ceux qui se trouvent pleinement satisfaits par le capitalisme chrétien ou un capitalisme égoïste, que ne vient adoucir aucun ménagement, n'hésiteront pas à répondre, car ceux-là ou bien possèdent déjà une religion ou n'en ont que faire. Mais ils sont nombreux ceux qui, dans une époque où la religion a disparu, éprouvent forcément une vive curiosité d'ordre, émotif envers une religion véritablement nouvelle, qui n'est pas inspirée uniquement de vieux dogmes rajeunis, et qui a déjà fait preuve de vitalité; le sentiment qu'ils éprouvent sera d'autant plus vif si ce mouvement leur vient de Russie, du plus jeune, du plus beau, du plus fou des enfants de la vieille famille européenne. Car ce cadet qui porte les cheveux au vent, est plus près de la terre et du ciel que ses frères de l'Ouest déjà chauves; il est né deux siècles après eux, a pu recueillir les désillusions de l'âge mûr de sa famille avant d'avoir perdu lui-même le génie de la jeunesse, et versé dans le confort et l'habitude. Je sympathise avec ceux qui espèrent trouver du bon dans la Russie des Soviets.

Mais si l'on en vient aux faits eux-mêmes, que peut-on dire? Pour, moi, qui ai été élevé dans une atmosphère de liberté, que ne venaient point assombrir les horreurs de la religion, à l'abri de toute peur et de toute contrainte, il y a trop de choses qui me répugnent dans la Russie rouge. Je suis prêt à renoncer au confort et à mes habitudes; mais je ne puis m'accommoder d'un dogme qui s'embarrasse peu de la liberté et de la sécurité de la vie normale, qui a recours à toutes les armes de la persécution, de la destruction et de la lutte internationale. Comment puis-je admirer une politique qui se définit par les millions qu'elle dépense pour entretenir des espions dans chaque foyer, et fomenter des troubles à l'étranger ? Peut-être n'y a-t-il là rien de plus effrayant que dans les menées guerrières impérialistes des autres gouvernements; peut-être cette politique s'inspire-t-elle des meilleures intentions; mais il faudrait que le bolchevisme se montre bien supérieur à tous les autres régimes pour me sortir de mon ornière. Comment puis-je admettre une doctrine qui érige en Bible, en le soustrayant à toute critique, un volume d'économie politique périmé, qui non seulement est faux d'un point de vue scientifique, mais encore ne comporte aucun intérêt, aucune application possible dans le monde actuel. Comment puis-je me rallier à une doctrine qui, préférant la vase aux poissons, exalte un prolétariat grossier aux dépens de la bourgeoisie et d'un intellectualisme qui, quels que soient leurs torts, demeurent un des plus précieux apanages de la vie humaine et portent, en eux la graine de tout progrès humain ? Quand bien même nous aspirerions à une religion, comment trouverions-nous celle-ci dans les turpitudes des bibliothèques rouges ? Un fils cultivé, intelligent et bien élevé de l'Europe Occidentale peut malaisément trouver là à réaliser son idéal, à moins d'être passé d'abord par de telles souffrances et un tel état de conversion que plus rien ne subsiste de sa table de valeurs première.

Pourtant si nous nous en tenons là, l'essence de cette nouvelle religion risque de nous échapper. Le Communiste peut nous opposer avec raison, que tout ceci n'appartient pas à sa foi véritable, mais fait partie de la tactique révolutionnaire. Car il a deux croyances : l'une en le règne d'un ordre nouveau sur la terre, l'autre en la méthode révolutionnaire, seul moyen d'y parvenir<sup>1</sup>. Cet ordre nouveau n'a rien à voir avec les horreurs de la révolution ni avec les privations qu'entraîne la période transitoire. La révolution n'est qu'une ultime illustration de la fin qui justifie les moyens. Le soldat de la révolution se doit de crucifier sa propre nature humanitaire; il lui faut devenir cruel et sans scrupules, et supporter une vie sans joie ni repos - mais tout cela n'est qu'un moyen pour atteindre le but - et non le but même.

Quelle est donc l'essence de cette nouvelle religion, de cet ordre nouveau sur la terre ? De loin, on ne distingue pas très clairement. Parfois ses porte-paroles le décrivent comme purement matériel et technique, comme l'est le capitalisme moderne. Le Communisme alors ne paraît prétendre qu'à devenir un instrument technique plus perfectionné en vue d'assurer les mêmes avantages économiques que procure le capitalisme. Il doit permettre avec le temps un meilleur rendement de la terre, et un emploi plus efficace des forces de la nature. En ce cas la religion n'interviendrait somme toute pas, et tout ceci ne serait que bluff en faveur de l'adoption d'une technique qui est ou n'est pas supérieure à l'ancienne. Mais je veux bien supposer qu'en fait, de pareils propos sont surtout une réplique aux nombreuses accusations de faiblesse économique que nous proférons de notre côté, et qu'au cœur même du Communisme russe, il y ait au fond autre chose de plus précieux pour la race humaine.

Il y a un trait commun entre le Communisme et d'autres religions célèbres. Il exalte l'homme moyen et le porte aux nues. Cela n'a rien de nouveau. Mais on trouve en lui un autre trait, qui, bien qu'il ne soit pas plus neuf, sous une nouvelle forme et différemment présenté, peut devenir l'un des éléments de la vraie religion de l'avenir (s'il est possible de concevoir une religion qui soit vraie). Le Léninisme n'est et ne veut être d'aucune façon surnaturel, et sa puissance émotive ainsi que morale porte sur l'attitude de l'individu et de la communauté vis-à-vis de l'argent.

Je ne dis pas que le Communisme russe modifie ou même cherche à modifier la nature humaine, qu'elle rende les Juifs moins avares ou les Russes moins prodigues qu'ils ne l'étaient auparavant. Je ne dis pas même qu'il nous propose un nouvel idéal. Je dis qu'il tâche d'établir un cadre de la société dans lequel les motifs d'ordre pécuniaire n'auront plus le même rôle en ce qui concerne l'action, dans lequel la société n'approuvera plus les faits et gestes d'après les mêmes principes, et que dans ce cadre on ne pourra plus considérer comme respectable et normale une façon de se conduire qui passait auparavant pour telle.

---

<sup>1</sup> J'emploie le terme de « Communisme » dans son sens d'ordre nouveau, et non point comme a coutume de le faire le Labour Party anglais, dans le sens de la Révolution qui y conduit.

En Angleterre aujourd'hui, un jeune homme intelligent et doué, à la veille de choisir une carrière, hésitera entre des fonctions publiques ou des affaires qui peuvent lui rapporter une fortune, et l'opinion ne l'estimera pas moins s'il préfère la seconde de ces deux voies. Faire de l'argent pour faire de l'argent, et cela sur une grande échelle, n'est pas moins respectable aux yeux de la société, l'est peut-être davantage que de consacrer sa vie à l'État, à la Religion, à l'Enseignement, l'Éducation ou aux Beaux-Arts. Mais dans la Russie future, faire de l'argent ne sera pas plus une carrière à adopter pour un jeune homme convenable, que cambrioler, faire des faux, ou commettre des escroqueries. Même sous les formes les plus louables qu'il revête dans la société actuelle : épargne, économie, prévoyance, garantie d'indépendance pour soi et les siens, l'amour de l'argent aura disparu. Non pas qu'il aura été moralement condamné, mais parce qu'il sera devenu si difficile, si irréalisable de s'y adonner, que cela n'en vaudra plus la peine. Le nouveau dogme exige que chacun travaille pour la communauté, et s'il fait son devoir, la communauté veillera sur lui.

Ce système n'entraîne pas un nivellement complet des revenus – du moins actuellement. Une personne intelligente, qui sait réussir, gagne davantage en Russie des Soviets, qu'une autre. Le commissaire qui touche 5 livres par semaine (plus divers services gratuits, une auto, un appartement, une loge à l'Opéra, etc., etc.), vit assez aisément, mais sa situation n'est en rien comparable à celle d'un homme riche à Londres. Le professeur arrivé ou le haut fonctionnaire qui touche £ 6 ou £ 7 par semaine (moins diverses taxes) a peut-être un revenu triple ou quadruple de celui des travailleurs prolétariens, et six fois plus élevé que celui des paysans pauvres. Il y a des paysans trois ou quatre fois plus riches que d'autres. Un chômeur touche un revenu partiel, mais pas toute sa paye. Mais personne avec de tels revenus (les prix élevés pratiqués en Russie, et les lourds impôts progressifs) ne peut faire de notables économies. On a suffisamment de mal à vivre au jour le jour. Les impôts, les loyers et autres charges sont calculés de telle façon qu'il est désavantageux de posséder un revenu officiel supérieur à 8 ou 10 livres par semaine. Et l'on ne peut pas se faire de l'argent par ailleurs, à moins de s'exposer aux mêmes dangers que font courir dans d'autres pays la fraude et la corruption; la fraude et la corruption n'ont, au reste, pas disparu de Russie, mais quiconque est assez fou ou assez déséquilibré pour se risquer à de pareilles entreprises là-bas s'expose à être rapidement démasqué, et à subir des peines allant jusqu'à la mort.

Dans l'état actuel du système soviétique, il n'y a pas prohibition de vendre et d'acheter, et de réaliser des affaires. Mais si la politique des dirigeants n'est pas d'interdire ces professions, elle vise à les rendre impraticables, et à leur donner un caractère déshonorant. Le commerçant privé est une espèce de hors-la-loi que l'on tolère, mais qui ne jouit d'aucun privilège et d'aucune protection, pareil aux Juifs du Moyen Âge. Le commerce, c'est bon pour ceux qui ne peuvent réfréner des dispositions excessives pour ce genre d'occupation, mais il ne s'agit plus d'un métier naturel ou agréable, pour le Russe moyen.

Ces changements sociaux ont eu pour effet, je crois, de modifier complètement l'attitude générale à l'égard de l'argent, et cette modification sera encore plus sensible lorsque auront grandi de nouvelles générations n'ayant pas connu d'autre état de fait. Les gens en Russie, ne serait-ce que parce qu'ils sont pauvres, sont très avides d'argent, au moins aussi avides qu'on l'est ailleurs. Mais gagner de l'argent, ou mettre de l'argent de côté, ne peut pas faire partie des préoccupations d'un homme sensé qui vit sous le régime soviétique, au même titre que cela fait partie des nôtres.

Tout cela fait peut-être partie du domaine de l'utopie, et tend peut-être à détruire tout véritable bien-être, mais l'utopie est-elle si grande, si elle est entreprise sur un plan religieux, que si elle se cantonnait à une expérience purement matérielle ? Et y a-t-il lieu, en toute justice, comme la plupart d'entre nous l'ont fait jusqu'ici, de décréter qu'il n'y a là qu'imposture et crime ?

Après une longue discussion que j'eus avec Zinovieff, deux vétérans communistes qui faisaient partie de sa suite, s'avancèrent vers moi, le regard illuminé, pour me dire un dernier mot : « Nous vous prédisons », dirent-ils, « que dans dix ans, le niveau de la vie en Russie sera plus élevé qu'il ne l'était avant la guerre, tandis qu'ailleurs en Europe il sera inférieur à ce qu'il était avant la guerre. » Étant donné la richesse naturelle de la Russie, et l'incapacité de l'ancien régime, étant donné également les problèmes qui se posent en Europe Occidentale, et notre inaptitude apparente à les résoudre, pouvons-nous affirmer que les camarades de Zinovieff n'auront pas raison ?

## 2. Le Communisme peut-il se maintenir ?

Le Communisme parviendra-t-il, avec le temps, et en mettant suffisamment d'eau dans son vin, à rallier les foules ?

Je ne puis répondre à ce que le temps seul dévoilera. Mais j'ai du moins la ferme conviction, que si le Communisme doit triompher, il triomphera non en tant que système économique plus perfectionné, mais en tant que religion. Nos critiques conventionnels ont tendance à commettre deux erreurs d'ordre opposé. Nous détestons tellement le Communisme en tant que religion que nous avons tendance à exagérer ses faiblesses économiques ; et ses faiblesses économiques nous impressionnent tellement que nous sous-estimons sa puissance religieuse.

D'un point de vue économique, je ne vois pas ce que le Communisme a apporté qui présente un intérêt intellectuel ou une valeur scientifique. Je ne vois pas qu'il comporte ou comportera la moindre amélioration technique que nous ne puissions appliquer, si nous le voulions, avec autant de succès et même davantage, à une société qui conserverait toutes les caractéristiques, je ne dis pas du capitalisme individuel du XIX<sup>e</sup> siècle, mais de l'idéal bourgeois britannique. Théoriquement du moins, je ne pense pas qu'il existe de progrès économique qui nécessite une révolution. D'autre part,

nous avons tout à perdre d'un bouleversement trop brutal, et des méthodes qu'il emploie. Dans l'état industriel de l'Occident, la tactique révolutionnaire ne ferait que réduire la population entière à l'extrême misère et à la mort.

Mais en tant que religion, quelle est sa puissance ? Elle est peut-être considérable. L'exaltation de l'homme moyen est un dogme qui a déjà conquis la multitude en d'autres âges. *N'importe quelle* religion, du fait des liens qui unissent ses coreligionnaires, dispose d'une force prépondérante contre l'atomisme égoïste des irréligeux.

Or le capitalisme moderne est complètement irréligeux, sans cohésion interne, dénué de tout esprit de corps et souvent, bien que pas toujours, un simple agglomérat de possesseurs et d'acquéreurs. Un pareil système a besoin pour se maintenir, non seulement de réussir, mais encore de triompher. Au XIX<sup>e</sup> siècle, il avait un certain idéal; du moins formait-il un système homogène, et sûr de soi; il n'était pas seulement triomphant, mais encore laissait entrevoir un accroissement sans fin de sa propre puissance. Aujourd'hui, il ne marque qu'une réussite modérée. Si le capitalisme irréligeux doit en fin de compte vaincre le Communisme religieux, il ne peut se borner à être plus satisfaisant que lui, il doit être mille fois plus satisfaisant.

Nous étions faits à l'idée que le capitalisme moderne pouvait non seulement nous assurer les conditions matérielles d'existence actuelles, mais encore nous transporter petit à petit vers un paradis économique où nous n'aurions plus de préoccupations matérielles. Maintenant nous nous demandons si l'homme d'affaires nous apportera jamais autre chose que ce que nous avons dès à présent. En tant que moyen, il est supportable, en tant que fin il n'est pas très réjouissant. On commence à se demander si les avantages matériels qui découlent d'une séparation en deux compartiments distincts des affaires et de la religion, compensent les inconvénients d'ordre moral qui s'y attachent. Pour les Protestants et les Puritains, il était facile de conserver la séparation, la première de ces activités se confinait à la terre, et la seconde au ciel, donc ailleurs. Pour celui qui croyait au progrès, c'était également facile car pour lui, le premier ordre d'activité ne constituait qu'un moyen de faire régner plus tard le ciel sur la terre. Mais il existe une autre conception qui ne croit guère à un ciel dans l'autre monde, ou au progrès comme un moyen de faire régner plus tard le ciel sur la terre, et s'il ne doit pas y avoir de ciel dans un autre monde ni de ciel plus tard sur la terre, il faut trouver un ciel immédiatement et le mettre à notre portée tout de suite, ou alors il n'y en aurait pas du tout.

Si le progrès économique est dénué de toute signification morale, alors nous n'avons pas le droit de sacrifier, ne serait-ce qu'un jour, l'intérêt moral à l'intérêt matériel, et il faut renoncer à considérer les affaires et la religion, comme deux domaines séparés de l'âme. Tout homme dont les pensées sont capables de s'attarder à de pareilles considérations, cherchera dans le Communisme à découvrir autre chose que l'image superficielle qu'en donnent nos journaux.

En tout cas, personnellement, j'ai l'impression plus nette de jour, en jour que le grand problème de notre âge se concentre autour de l'amour de l'argent; c'est à lui qu'on fait appel dans les neuf dixièmes des cas où il s'agit d'entreprendre une action. C'est lui qui est à la base de l'effort que fournit chaque individu pour s'assurer sa propre sécurité économique, c'est lui qui procure cette considération de la société, qui est une des marques indéniables de la réussite. C'est lui enfin qu'on retrouve dans les encouragements que prodigue la société à l'instinct thésaurisateur, à la création de l'épargne suffisante pour garantir l'avenir et la subsistance de la famille. Les religions qui agonisent autour de nous, et qui comptent de moins en moins pour la plupart d'entre nous, en dehors du charme de leur cérémonial et de leur rôle dans la vie sociale, ont perdu toute leur signification morale, uniquement du fait que – contrairement à leur tradition primitive – elles ne se préoccupent plus du tout de ces facteurs essentiels. Une révolution de nos idées et de nos sentiments sur le rôle de l'argent, peut devenir le noyau de notre idéal futur. C'est pourquoi le Communisme russe représente peut-être les premiers soubresauts d'une grande religion.

L'étranger qui visite la Russie, et qui essaye impartialement d'en saisir l'atmosphère, doit, je crois, passer par des courants contraires. Sir Martin Conway, dans son livre sincère et véridique sur *Les trésors artistiques de la Russie des Soviets*, écrit ce qui suit au sujet de sa sortie du pays :

« ... Après un long arrêt, le train reprit sa route pendant un kilomètre et demi vers la frontière finlandaise, où l'on procéda à nouveau à l'examen et au visa des passeports ainsi qu'à la visite des bagages, mais d'une façon bien moins méticuleuse. La gare était nouvellement construite, sobre, propre, agréable et pratique, et les employés s'y montrèrent empressés. Le buffet était accueillant, la nourriture simple mais bonne, l'atmosphère hospitalière.

« Ce que je vais écrire ici paraîtra peut-être grossier surtout après l'extrême bienveillance dont je fus l'objet en Russie, mais si je dois dire toute la vérité, il faut bien que je note qu'en cette station frontière de Finlande, j'eus l'impression d'être débarrassé d'un gros poids qui m'opprimait, je ne puis expliquer au juste comment. Je ne l'ai pas senti en pénétrant en Russie, mais au fur et à mesure que les jours passaient, il semblait qu'il se formât petit à petit. Je perdais la sensation de la liberté. Bien que tout le monde se montrât aimable à mon égard, je découvrais non sur moi-même mais tout autour de moi, la présence d'un poids. Je ne me suis jamais senti aussi étranger dans un pays inconnu : ce qui les premiers jours n'était qu'une vague sensation, devint avec le temps de plus en plus net, et j'avais conscience d'une oppression sans cesse croissante. Je ne serais pas étonné qu'on eût éprouvé pareil phénomène dans la Russie des Tsars. Les Américains parlent souvent avec fierté de ce qu'ils appellent « un air de liberté » qu'ils déclarent propre à leur pays : il règne également, je pense, sur tous les dominions de langue anglaise. L'atmosphère morale de la Russie dégage un tout autre composé de chimie émotive.

« Le coin de la Finlande que nous parcourions à présent ne différerait pas dans sa structure physique des pays situés au delà de la frontière, mais nous longions de « charmantes petites propriétés » et les signes de confort, même de prospérité... »

Cet état d'oppression ne saurait être mieux indiqué. Il tient en partie, cela ne fait aucun doute, à la Révolution rouge – il y a bien des choses en Russie qui vous font souhaiter que votre propre pays accomplisse sa destinée en suivant une autre voie. Il tient peut-être aussi en partie à une certaine bestialité inhérente au caractère russe – ou aux caractères russe et juif mélangés, comme ils le sont à présent. Mais il tient d'autre part, à l'ardeur magnifique de la Russie rouge, à ce côté sérieux qui par ailleurs apparaît comme un souffle d'émancipation. Personne n'est plus sérieux que le Russe de la révolution, sérieux même lorsqu'il est gai et qu'il se laisse aller, si sérieux qu'il lui arrive d'oublier le lendemain et parfois d'oublier le jour même : très souvent ce sérieux confine à la bêtise et à l'ennui. Le Communiste moyen est sans *teinte*, tels que le, furent de tous temps les Méthodistes. La tension de l'atmosphère est parfois telle qu'on ne peut la supporter et qu'on a une envie brusque de se retrouver dans l'apaisante frivolité de Londres.

Pourtant l'atmosphère d'émancipation qui règne là-bas, si on est capable de la ressentir, est des plus vives. C'est ici, pense-t-on à certains moments, qu'en dépit de la pauvreté, de la bêtise et de l'oppression se trouve le laboratoire de la vie. C'est ici que se font de nouveaux mélanges chimiques qui parfois puent et parfois explosent. Il y a peut-être une chance pour qu'il en sorte quelque chose. Et s'il y a seulement une chance ce qui se passe en Russie acquiert plus d'importance que ce qui se passe (mettons) aux États-Unis d'Amérique.

Je crois qu'il est permis jusqu'à certain degré d'avoir peur de ce qui se passe en Russie, comme le font les gentlemen qui écrivent au *Times*. Mais si la Russie doit jouer un rôle au-delà de ses frontières, ce ne sera pas grâce à l'argent de M. Zinovieff. La Russie n'agira jamais sérieusement sur nos destinées, si, ce n'est par sa force morale. Donc, puisque à présent les dés sont jetés et qu'on ne peut revenir en arrière, je voudrais laisser la Russie courir sa chance, l'aider et ne pas lui créer d'obstacles. Car tout compte fait, combien je préférerais, si j'étais Russe, mettre mon activité au service de la Russie des Soviets. qu'au service de la Russie des Tsars. Je ne pourrais davantage avoir foi dans le nouveau dogme que dans l'ancien. Je détesterais autant les crimes des nouveaux tyrans que ceux des anciens. Mais j'aurais l'impression de fixer mon regard vers les possibilités futures au lieu de l'en détourner, je me dirais qu'alors qu'il n'y avait rien à tirer de la cruauté et de la bêtise de la vieille Russie, il se peut que sous la cruauté et la bêtise de la Russie nouvelle se cache un atome d'idéal.